

# LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

ROMAN EMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

(Suite.)

—Allons ! pensa l'abbé Bricord, vraisemblablement c'est encore cette ridicule histoire de ce matin qui va me poursuivre... Mais qu'y faire?...  
Et, tout haut, il répondit : — Eh bien, qu'il monte...

Immédiatement après, un pas lourd retentissait dans l'escalier, et le vieux pêcheur faisait son entrée.

Denis Coquin tenait à la main respectueusement son bonnet écarlate.

Son visage, encore plus cramoisi que de coutume, atteignait presque le ton violet de sa cravate de laine rouge.

Ses cheveux et ses sourcils blancs tranchaient d'une façon bizarre, comme des broussailles couvertes de neige, sur cette chaude couleur brique.

Denis Coquin semblait extrêmement embarrassé de la démarche qu'il avait à faire.

Ses bras le gênaient, il ne savait où les mettre ; ses jambes le gênaient également. Il ne savait quelle contenance garder, et surtout par quelle parole entamer l'entretien.

L'abbé Bricord mettait une innocente malice à ne point le tirer d'embarras et à lui laisser faire les premiers pas.

Ce que voyant, le pêcheur prit son parti.

—Bien le bonsoir, monsieur le curé, dit-il : — ça va toujours bien, depuis ce matin?... Allons, tant mieux. Moi de même, monsieur le curé... Je suis venu, voyez-vous, pour vous dire quelque chose....

—Asseyez-vous donc, Denis Coquin.... fit l'abbé, voyant que le vieux pêcheur s'arrêtait.

Et il lui tendit une chaise.

Denis Coquin s'assit en effet, et reprit : — Monsieur le curé, vous êtes le plus brave homme de tous les braves gens !... Aussi chacun vous aime dans le pays, Dieu merci ! et si n'importe qui voulait vous faire du chagrin en quoi que ce soit, nous serions là !... Mais suffit !...

—Est-ce pour me dire cela que vous êtes venu?... demanda l'abbé en souriant de ces louanges qui, il le devinait sans peine, ne devaient point être désintéressées.

Le vieux pêcheur continua sans paraître avoir remarqué cette interruption : — Monsieur le curé, fit-il, vous donneriez votre dernier morceau de pain à quelqu'un qui aurait faim.... vous ne faites payer ni les baptêmes, ni les mariages, ni les enterrements à ceux qui n'ont pas le moyen de les payer. Je ne pense donc pas que vous refusiez de me rendre un bon office....

—Un bon office... répéta l'abbé.

—Oui, monsieur le curé, et vous ne dites pas non, n'est-ce pas ?...

—Encore faut-il savoir de quoi il s'agit....

—C'est juste, monsieur le curé, c'est juste !... Aussi, je vais vous le dire, et vous allez voir que, quoique je ne sois plus jeune, j'ai encore la poigne solide.

Tout en parlant ainsi, Denis Coquin, avec une vigueur qu'on devait s'étonner de rencontrer chez un homme de cet âge, pétrissait entre ses mains la pièce d'argent.

Il lui donna d'abord la forme d'une spirale.

Puis, déployant toute sa force et tendant ses nerfs et ses muscles jusqu'à faire craquer la jointure de ses os, il fit de cette spirale une boule d'argent de la grosseur d'une balle de fort calibre.

L'abbé Bricord avait suivi chacun des mouvements du pêcheur avec une curiosité manifeste.

Quand Denis Coquin eut achevé son travail, il en présenta le résultat au jeune prêtre.

—Eh bien ? demanda ce dernier, qu'avez-vous voulu faire ?

—J'ai voulu faire ce que j'ai fait, monsieur le curé.

—Une balle ?

—Oui.

—Et dans quel but ?

—Eh ! mon Dieu, tout bonnement afin de la glisser dans le canon de mon vieux mousquet avec une bonne charge de poudre par-dessous et une bonne rondelle de cuir graissé par-dessus.

—Ah çà ! il n'y a donc pas un morceau de plomb dans le pays, que vous vous serviez de balle d'argent ?...

Denis Coquin se gratte l'oreille.

—Ah ! c'est que, voyez-vous, monsieur le curé, dit-il, il y a des gibiers qui ont la peau bien dure, et l'argent les tue mieux que le plomb....

—Je suppose que ce n'est pas à ce propos que vous êtes venu me consulter... Vous savez que je ne suis pas chasseur.

—Aussi, monsieur le curé, ce que je viens vous demander... fit le vieux pêcheur en hésitant, c'est....

Il s'arrêta de nouveau.

—Eh bien ? demanda l'abbé Bricord, c'est....

—C'est de bénir cette balle d'argent....

Le prêtre fit un mouvement brusque.

Il redressa sa haute taille, et fixant sur le pêcheur un regard dont ce dernier ne put soutenir la fixité, il lui dit : — Denis Coquin, j'ai peur de comprendre !... Voyons, ne mentez pas !... que voulez-vous faire de cette balle, et pourquoi me demandez-vous de la bénir ?

Le vieillard baissa la tête sans répondre.

L'abbé reprit : — au nom de Dieu que je représente, je vous ordonne de me dire la vérité... toute la vérité !...

Denis Coquin releva la tête, et ses yeux gris étincelèrent sous ses épais sourcils blancs.

—Au fait, dit-il, je ne sais pas pourquoi je rougirais de ce que je veux faire.... C'est une bonne action, après tout, et vous ne pourrez pas m'en blâmer, monsieur le curé....

—J'attends.

—Eh bien, c'est pour tirer sur lui, et vous savez qu'on ne manque jamais son coup avec une balle d'argent marquée d'une croix et bénie.

Samson, de Tranquille Dragon et quelques autres pêcheurs, et qu'ils avaient aperçu la fumée blanche qui s'échappait du toit de la Tour Maudite.

Nous connaissons déjà les résultats de cette découverte. De toute cette phrase, le curé n'avait entendu qu'un seul mot.

—Lui ! — répéta-t-il. — De qui voulez-vous donc parler ?...

—Eh ! pardieu ! de lui !... du diable !...

—Encore !... s'écria le prêtre.

—Ah ! c'est qu'il faut vous dire, monsieur le curé, qu'il est revenu....

—A l'heure où je vous parle, il sort autant de fumée de la Tour Maudite que de la pipe de Satan !... Mais je vais me mettre en embuscade cette nuit près de la porte d'Amont, et quand le malin esprit prendra la mer avec son bateau fantôme, je lui enverrai la balle d'argent tout droit dans le cœur... Eh bien, monsieur le curé, ajouta Denis Coquin avec un air de triomphe, — qu'en dites-vous ?...

L'abbé Bricord était devenu très-pâle.

—Malheureux ! — s'écria-t-il avec une horreur qu'il ne cherchait point à cacher, — je dis que vous voulez commettre un crime !... un crime abominable !... Celui que vous prenez pour l'esprit des ténèbres est un homme comme vous, je n'en puis douter... un grand coupable peut-être, mais alors sa vie n'en doit être que plus sacrée, car il faut lui laisser le temps du repentir !... Denis Coquin, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : Si vous persévérez dans l'infâme projet que, grâce à Dieu, vous m'avez dévoilé à temps, non-seulement j'excommunierais votre âme, mais aussi je livrerais votre corps au bras séculier, comme coupable d'assassinat. Vous seriez pendu, Denis Coquin, pendu et damné !... Ne l'oubliez pas, et bonsoir....

Le vieux pêcheur fut tellement atterré de ce qu'il venait d'entendre qu'il ne songea même pas à emporter avec lui la balle d'argent (dont la valeur, comme nous savons, était de trois livres) ; il sortit de la chambre, descendit l'escalier et quitta le presbytère.

Toutes ses idées étaient bouleversées.

Le chaos se faisait dans son esprit, où, d'habitude, ne régnait déjà pas un ordre bien grand.

Pendant cinq minutes, il marcha sans trop savoir où il allait.

Enfin, au bout de ce temps, son moral se raffermait tant soit peu.

Il secoua la tête et murmura : — Certainement, notre monsieur le curé est un bien bon curé !... mais c'est bien drôle qu'étant un si bon curé, il protège autant le diable !...

## VI. — INTÉRIEURS.

Huit jours environ avant les événements que nous venons de raconter dans les précédents chapitres, — vers onze heures du soir, au moment où la lune large et brillante répandait des torrents de lumière bleuâtre sur la mer unie comme une glace, — un canot à la voile, venant du côté de Fécamp, était arrivé à une portée de mousquet de la Tour Maudite.

Un seul homme montait ce canot.

Il abattit sa voile, prit les avirons, et, ramant avec précaution, de manière à ne faire aucun bruit, il vint aborder les récifs qui se trouvaient alors découverts, car la marée était basse.

L'inconnu, fort remarquable par sa haute stature et sa longue barbe rousse, amarra sa barque à une pointe de rocher, et, suivant la chaussée étroite et glissante qui s'offrait à lui, toute couverte d'algues, de varech et d'autres herbes marines, il gagna l'entrée de la Tour Maudite.

Une fois dans l'intérieur, il tira de sa poche une pierre à fusil, un couteau à lame d'acier et de l'amadou ; il battit le briquet, et il alluma une petite lanterne dont il était porteur.

Muni de cette lumière, il examina tous les détails de la salle du rez-de-chaussée, puis il monta au premier étage.

Sans doute il fut plus satisfait de cette seconde pièce que de la première, car, au lieu de hocher la tête ainsi qu'il l'avait fait au rez-de-chaussée, un sourire plutôt triste que farouche se dessina sur ses lèvres à plusieurs reprises.

Son examen ne fut pas, du reste, de bien longue durée.

Il redescendit, il éteignit sa lanterne, il remonta dans son canot et se mit à ramer vigoureusement dans la direction par laquelle il était venu.

La nuit suivante, à la même heure que la veille, l'inconnu et sa barque arrivèrent de nouveau.

Cette fois, la petite embarcation était pesamment chargée.

L'homme à la barbe rousse passa plus d'une heure à transporter dans la Tour les différents objets qu'il avait apportés.

Il en fut de même pendant les six nuits suivantes.

La huitième nuit, l'inconnu, au lieu d'amarrer son canot comme de coutume, le fit glisser sur le pan incliné de la roche, l'attira à lui, et, le chargeant sur ses épaules, comme l'aurait pu faire un homme de force ordinaire, de l'un de ces esquifs en miniature qui servent de jouets aux enfants, il entra dans la Tour et il n'en ressortit plus.

Si quelqu'un avait alors pénétré dans la demeure maudite, il aurait été bien surpris d'y voir toutes sortes de provisions rangées en bon ordre.

C'était du bois à brûler, des planches propres à faire des portes et des cloisons, des bottes de paille fraîche, destinées sans doute à entretenir et à renouveler la paille qui couvrait le bois de lit.

Il y avait un mousquet en fort bon état, des pistolets d'arçon, une vieille épée fourbie avec soin, un petit baril de vin, un autre d'eau-de-vie, un tonneau rempli de ce biscuit de mer dont on approvisionne les navires et qui remplace le pain.

Ajoutez à tout cela des avirons de rechange, des voiles, quelques outils dont les constructeurs de canots ont l'habitude de se servir, et enfin, des instruments de pêche en grand nombre, tels que *lignes de fond, tambours, savignas*, etc....

L'inconnu, après avoir mis sa barque en sûreté dans la pièce du rez-de-chaussée, alluma sa lanterne, monta au premier étage ; promena autour de lui un regard qui n'était point exempt de cette sorte de satisfaction vaniteuse, particulière aux gens qui viennent de se rendre acquéreurs d'un immeuble, dont l'importance et le confort satisfont leur amour-propre.

Puis, il arrangea deux bottes de paille sur le vieux bois de lit, il s'enveloppa dans une épaisse couverture de grosse laine, et, s'étendant sur son matelas improvisé, qui en valait bien un autre, il s'endormit à l'instant même de ce sommeil profond qui n'est pas toujours exclusivement réservé aux cœurs purs et aux consciences calmes, — quoique l'affirme un vertueux dictionnaire.

L'inconnu ne se réveilla que lorsque la lumière du jour, pénétrant à travers l'une des meurtrières pratiquées dans la muraille, tomba sur son visage.

Il sauta en bas de son lit, il regarda avec une satisfaction évidente les aménagements qu'il n'avait encore pu examiner qu'à la lumière.

Puis il alluma du feu afin de préparer son déjeuner.

C'était un peu après ce moment que Denis Coquin était arrivé sur la plage en compagnie d'Alain Poulaille, de Zéphyr

Nous avons conduit nos lecteurs sur la plage d'Étretat.

Nous les avons introduits successivement dans l'intérieur du presbytère et dans celui de la Tour Maudite.

Nous allons leur faire visiter maintenant l'humble chaumière de Fabien Vatinel.

Cette chaumière, située à mi-côte, sur la gauche du village, et, par conséquent, dominant le Perrey, ne passait point pour l'une des plus pauvres du pays.

D'après celle-là, qu'on juge des autres.

Elle était bâtie moitié en galets grossièrement assemblés avec un mortier jaunâtre, moitié en terre glaise pétrie avec de la paille.

De petits carreaux verdâtres et d'une forme tout à fait irrégulière étaient enchassés dans la muraille même, et tenaient lieu de fenêtres.

Le toit de chaume, à crête de terre, couvert de mousse et de végétations parasites, ressemblait à l'échine voûtée et anguleuse d'une vache maigre.

L'unique porte se fermait avec une serrure de bois.

L'intérieur se composait de deux chambres, séparées l'une de l'autre par une cloison de planches à peine équarries.

Le sol n'était ni planchéié, ni même carrelé, on s'était contenté de battre la terre avec du salpêtre, afin de lui donner plus de consistance.

La légende du *Juif-Errant* et celle des *Quatre fils Aynon*, imprimées sur papier gris et ornées de figures entamées, étaient attachées avec quatre clous sur les murs.

La première pièce servait de cuisine et de salle commune à toute la famille, et de chambre à coucher aux parents.

(A continuer.)

## LES CANADIENS DE L'OUEST.

JACQUES DUPÉRON BABY.

(Suite et fin.)

IV.

Placé ainsi sur les confins de la civilisation, la famille Baby devait être exposée à bien des dangers et être témoin de scènes émouvantes et tragiques. A part quelques centaines de colons canadiens disséminés sur les bords de la rivière Détroit, les autres habitants n'étaient que des sauvages de diverses tribus, qui n'étaient jamais plus barbares que dans les orgies révoltantes auxquelles ils se livraient. Quelques faits que nous relaterons d'après les *Légendes Canadiennes* de l'abbé Casgrain renseigneront pleinement le lecteur à ce sujet.

Un jour, des sauvages ivres et furieux, roulant des yeux injectés de sang, pénétrèrent dans la maison d'un colon canadien près du fort Waine. Ils n'y trouvent que deux femmes et un petit enfant, encore au berceau. S'adressant à l'une d'elles, ils lui demandent, d'un ton sinistre, où est son mari. Elle répond qu'il est au fort Waine.

Les deux sœurs, saisies de frayeur, ne doutent point qu'elles n'eussent de perfides intentions. Le mari en question n'était pas au fort Waine, mais il travaillait dans un champ voisin et son épouse pensait qu'en leur donnant une fausse indication, elle aurait le temps de l'avertir du péril imminent auquel il était exposé.

Elles suivent anxieusement la marche des sauvages. Déjà ils ont dépassé l'endroit où se trouve Joseph celui-ci étant dérobé par une touffe d'arbres, il était possible qu'il ne fût pas aperçu. Mais tout d'un coup, l'un de ces monstres à face humaine se détourne et le reconnaît. Un coup de fusil rapide comme l'éclair est dirigé sur Joseph qui tombe à la renverse. Il n'était qu'étourdi et il se relève presque aussitôt, abattant d'un seul coup deux sauvages avec son arme à feu.

Les sauvages ripostent et une vive fusillade s'engage. Joseph faisait un grand signe de croix avant de faire feu, et telle est la justesse de son tir, que quatre de ces forcenés roulent tour à tour dans l'herbe de la prairie. Pendant qu'à chaque coup de fusil Joseph fait une nouvelle victime, un sauvage parvient à se glisser près de lui sans faire le moindre bruit en rampant comme un serpent. Et au moment où il lance une nouvelle balle mortelle, le lâche indien bondit sur lui et l'étend raide mort en le frappant au cœur avec un long couteau. Il le scalpe et se revêt de ses vêtements.

Les deux sœurs, témoins de l'épouvantable dénouement de ce drame, sont glacées d'effroi et n'ont pas la force de s'enfuir. Pâles et immobiles comme des statues, elles font entendre des cris de désespoir à fendre l'âme. La femme du malheureux Joseph s'évanouit....

Les sauvages, les mains encore teintées de sang, se ruent quelques instants après dans la maison en criant comme une troupe de chacals furieux. Leurs vociférations tirent l'infortunée mère de son évanouissement. Ne respirant que la soif de la vengeance, ces barbares arrachent l'enfant des bras de sa mère, puis le faisant tourner au-dessus de sa tête, l'un d'eux lui brise le crâne sur le poêle et son sang rejailit sur sa mère éperdue de douleur. L'amour maternel donne des forces à celle-ci, et s'élançant comme une lionne blessée sur l'assassin de son enfant, elle le saisit à la gorge et elle l'aurait étouffé si un autre sauvage ne lui eût fendu la tête d'un coup de hache.

Un reste d'humanité fait que ces barbares ne massacrent pas de suite sa sœur, et ils l'amènent chez Baby où elle se livre au plus affreux désespoir. Baby emploie tour à tour les prières et les menaces pour leur faire abandonner leur proie, les sauvages exaltés par l'ivresse ne veulent rien entendre, ils refusent non moins péremptoirement la rançon que l'on offre pour la racheter. En vain, l'infortunée jeune fille essaie-t-elle de les fléchir en embrassant leurs genoux, ces monstres l'entraînent avec eux et jamais depuis on en a entendu parler.

V.

La famille Baby fut tristement impressionnée par cette scène navrante qui se grava d'une manière ineffaçable dans ses plus tristes souvenirs.

Quelques jours après cette tragédie, un jeune officier, venu tout dernièrement d'Europe, était à passer la veillée chez Baby lorsque sa fille aînée, encore toute émue par ce drame, lui fit le récit de cet acte de barbarie qui excita au plus haut point son indignation.

L'officier raconta, à son tour, que la veille il avait mis à la porte, à coups de pieds un Potawatomi qui l'obsédait à propos d'un article de pelletterie qu'il voulait vendre. Celui-ci s'était éloigné en le menaçant de son poignard.

Mademoiselle Thérèse Baby lui reprocha son imprudence,